

Entretien de Maurice HARDY

| | |
|---------------------------------|---|
| Numéro de l'entretien : | 18 |
| Entretien réalisé le : | 12/09/2020 |
| Nom de l'enregistrement filmé : | « 18_Hardy_M_enregistrement » |
| Lieu : | domicile secondaire de Michel Girard, Champs-sur-Yonne (89) |
| Durée de l'entretien : | 00h 57min 57s |
| Poids du fichier (.mp4) : | 7.39 Go |
| Commentaires : | Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewée : Maurice Hardy (MH) |

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il vous plaît ?

[>MH] : Maurice Hardy, ingénieur au CNRS. Je suis né en 1955. Je suis rentré au CNRS en novembre 1977.

[>Question ?] : Qu'est-ce qui vous a amené à l'archéologie ?

[>MH] : c'est très compliqué. J'ai commencé par faire des études en comptabilité avec un DECS (diplôme d'études comptables supérieures) en comptabilité et un DEA en gestion commerciale. J'avais un cousin qui travaillait dans le Pacifique, Monsieur José Garanger. Il était rarement à Paris. Lorsqu'en 1975 il est revenu, il recherchait quelqu'un pour taper ses manuscrits à la machine. On se connaissait simplement comme ça et je suis allé chez lui pour effectuer cette tâche. Petit à petit, à force de travailler sur de la documentation en archéologie, je m'y suis progressivement intéressé. En même temps que mon travail en gestion commerciale, je me suis donc lancé dans l'archéologie. J'ai repris mes études à Paris I tout en continuant à travailler au sein de mon école de commerce.

[>Question ?] : Vos premières expériences de fouille ont-elles démarré à ce moment-là ?

[>MH] : oui, en 1975. C'est la première fois que je mettais les pieds à Pincevent. Je suis resté trois jours sur le chantier.

[>Question ?] : Pourquoi Pincevent ?

[>MH] : José Garanger était dans l'équipe d'André Leroi-Gourhan. On m'a donc facilité l'entrée sur le terrain. Travaillant avec José, je connaissais également plusieurs personnes du laboratoire, comme Francine David, Dominique Baffier, et d'autres. Je connaissais également des personnes qui travaillaient sur le Pacifique. Je suis donc reparti à zéro au niveau de mes études, avec un DEUG, une licence, une maîtrise, un DEA. Et je me suis ensuite arrêté là ! Je n'avais plus le temps de continuer les études.

Je suis également parti sur le terrain avec l'équipe de José Garanger. À l'époque, il s'agissait en effet de deux équipes différentes : l'équipe d'Ethnologie préhistorique avec André Leroi-Gourhan (et le chantier de Pincevent) et celle de José Garanger pour l'archéologie du Pacifique. Je me suis spécialisé aux techniques de restauration de monuments sur le Pacifique. Je suis parti pour la première fois à Tahiti en 1984 durant un mois, puis chaque année jusqu'en 1987. Puis les missions à Tahiti se sont arrêtées. En 1991 jusqu'en 1998, je suis parti à Wallis-et-Futuna, durant trois ou quatre mois par an. En 1999, à la demande du Département d'Archéologie de Tahiti, je suis parti cinq mois à Huahine, comme responsable d'un chantier de restauration. Enfin, en 2009, je suis à nouveau parti, à la demande du ministère de la Culture de la Polynésie française à Tetiaroa, pour une mission de sept semaines, à nouveau en tant que responsable d'une mission de restauration de monuments culturels.

[>Question ?] : C'était à chaque fois des terrains en archéologie ?

[>MH] : oui, l'archéologie. Le dernier, au Pérou (La Quebrada de los Burros) est un terrain de l'UMR 8096 du CNRS. J'y suis allé trois fois avec Danièle Lavallée et Michèle Julien. Avec Michel Girard, nous avons, depuis quelques années, développé des techniques photographiques particulières pour travailler dans les grottes d'Arcy-sur-Cure, le but étant de réaliser de grandes mosaïques photographiques du plafond et des parois. Cette technique de mosaïque a été employée au Pérou afin de conserver une vue complète du chantier. Ces travaux sont d'ailleurs intégrés dans la publication de ce site.

[>Question ?] : Après toutes ces missions menées sur le Pacifique, comment intervient Arcy-sur-Cure ?

[>MH] : je suis arrivé sur le chantier en 1992. Michèle m'avait demandé d'y faire du développement photographique.

[>Question ?] : C'était devenu l'une de vos spécialités ?

[>MH] : oui, je l'ai développée sur divers terrains. Mais ce n'était pas la seule, la principale étant l'archéologie ! À l'époque des photographies argentiques, j'ai développé le développement photo avec José Garanger. C'est moi qui m'occupais de son laboratoire photo. C'était un laboratoire personnel : il était situé chez lui. À l'époque, il n'y avait pas de locaux alloués par le CNRS à proprement parler pour les études sur le Pacifique. C'était donc chez lui, dans sa propre maison. C'est là que j'ai appris à développer des négatifs, faire les tirages papier, etc.

Michel Girard l'avait su. Je l'ai rencontré en 1975 à Pincevent. Il fait partie de mes rencontres de l'époque et depuis ce temps-là, nous travaillons ensemble. Il m'avait demandé si cela m'intéressait de développer des photographies à Arcy-sur-Cure. J'ai évidemment dit oui. Une grotte ornée est toujours intéressante. En 1992, j'ai passé la première campagne de fouilles à ne faire que de la photographie. En 1993, j'ai également fait de la photo. Ensuite, j'étais sur le terrain. Je participais à la fouille, au nettoyage des peintures, etc.

[>Question ?] : Concernant le travail photo, qu'est-ce qui vous était demandé précisément ? En parallèle, vous découvriez le site ?

[>MH] : oui, je découvrais le site. Et je n'avais jamais travaillé en grottes. L'objectif était de pouvoir faire des photographies dans des endroits difficiles d'accès. Dans la grande grotte, le plafond mesure 1,90 m environ à l'entrée de la grande salle et 60 cm au bout. Au niveau de la « mezzanine », la hauteur est environ de 60 cm. À l'époque, nous travaillions avec des appareils argentiques. C'était du gros matériel qui ne passait pas partout. Afin d'obtenir une seule photographie correcte, il fallait souvent faire trois ou quatre photos. Je devais donc trouver un système pour faire des photographies que nous pourrions ensuite remontées ensemble...

[>Question ?] : Connaissez-vous Jean Dominique Lajoux qui avait fait un gros travail de photographies sur les relevés du Tassili ?

[>MH] : j'en avais entendu parler, mais je ne le connaissais pas plus que cela. Michel Girard avait un copain qui lui avait fait sur le plan d'un pont photographique que nous avons réalisé avec des barres de 6 m et une échelle que nous déplaçons dessus à hauteur constante.

[>Question ?] : Avec quel matériel cela était-il fabriqué ?

[>MH] : des barres d'acier. Cela permettait de prendre des photos dans toutes les conditions et à toutes les hauteurs. Nous pouvions obtenir un recouvrement systématique, car l'appareil était toujours à la même hauteur. Deux rails étaient parallèles et réglables de façon à être de niveau. Nous plaçons dessus une échelle métallique sur laquelle nous avons préparé une petite platine en bois qui glissait. Nous posons l'appareil photo sur la platine en bois. Nous pouvions alors placer l'appareil de telle sorte à pouvoir l'orienter à la fois vers le plafond et vers les sols. Nous pouvions donc l'utiliser pour photographier tout autant les plafonds que les sols. Nous avons même placé un petit pied qui permettait de faire des photos quasiment à l'horizontale, voire sur des parois inclinées.

Ces expériences se sont déroulées de 1992 jusqu'à ce que nous arrêtions de fouiller dans la Grande Grotte en 2016. Cette date signe donc la fin des entreprises photographiques auxquelles je m'attelais. Je

participais à toutes les campagnes, celles de février et celles de septembre. À la fin, il n'y avait plus que celle de septembre. Je les ai toutes faites à partir de 1992, année durant laquelle j'ai commencé à travailler à la Grande Grotte.

[>Question ?] : Hormis Pincevent, vous avez donc surtout travaillé en contexte Pacifique pour des sites de plein air. Cela a dû être très différent de passer un contexte karstique.

[>MH] : L'important est la capacité à s'adapter à tout type de sol et d'environnement. L'archéologue travaille avec une truelle et un petit grattoir. Il faut avant tout apprendre à sentir le « cri du caillou » quand la truelle passe dessus. Ça peut sembler simpliste de le dire ainsi, mais pourtant cela fait sens. Travailler sur un sol en sable par exemple produit un certain crissement. Travailler sur une argile produit un son différent. Travailler dans un certain contexte corallien du Pacifique était donc différent et c'est cela qui m'intéressait. Il faut également pouvoir s'adapter à tout type de chantier et faire le même travail partout, qu'il s'agisse de Pincevent ou de la Grande Grotte ou d'un chantier en contexte tropical. Il s'agit à chaque fois de s'adapter et d'avoir un esprit bricoleur et inventif : un esprit de bricoleur de génie ! Avec trois bouts de bois et deux bouts de ficelle, il faut pouvoir faire un pont photographique n'importe où effectuer le même relevé photographique (qu'il soit argentique ou numérique).

[>Question ?] : Au niveau de la méthodologie, cela été un peu l'esprit de travail insufflé par André Leroi-Gourhan dès Arcy-sur-Cure.

[>MH] : c'est ça. Il faut faire avec ce que l'on a. En 1997 ou 1998, nous sommes rentrés dans la grotte du Cheval avec Michel Girard pour faire des photographies dans le fond de la galerie. Elle est étroite ! La porte d'entrée doit mesurer 40 cm par 60 cm et la chatière au bout de la galerie environ 27 cm par 40 cm. En plus, une stalagmite se situe en plein milieu au niveau du sol. Cela permet de compter ses propres côtes lorsque l'on y passe ! On sait s'il en manque une ou pas ! Et la chatière dessine un S.

Nous nous étions engouffrés avec un pont métallique, une partie de l'échelle de 3 m et des petits pieds pour pouvoir la poser. Nous les avons fait fabriquer de façon à ce que l'appareil soit posé à une dizaine de centimètres au-dessus du sol. La grotte du Cheval fait 150 m de long. Il y avait donc l'échelle, les rouleaux électriques, de quoi manger, les pellicules l'appareil photo, l'éclairage, le petit matériel (mètres, décamètres, cales diverses...), etc. Nous étions très chargés, et tout ça en nous déplaçant à plat ventre. Quant au laminoir, il doit faire une soixantaine de mètres. Pour parcourir toute la galerie, de l'entrée jusqu'au bout, nous avons passé sept heures. Lorsque nous sommes arrivés, nous avons installé l'ensemble du matériel et branché l'électricité. À ce moment-là, l'électricité a sauté ! Le disjoncteur se situe au chalet, sur le parking de la Grande Grotte. Il a donc fallu ressortir de la grotte du Cheval. Nous n'y sommes rentrés à nouveau que trois jours après. Nous avons laissé le matériel au fond de la galerie pour aller plus vite et n'avons ressorti que les appareils photo. Nous avons mis sept heures pour ressortir de la galerie après avoir effectué les photographies. Ce sont les aléas !

[>Question ?] : Aviez-vous déjà une expérience en spéléologie ?

[>MH] : aucune. C'était la première pour la grotte du Cheval. Durant le colloque de Sens, une partie du Laboratoire d'André Leroi-Gourhan était venue pour visiter Arcy-sur-Cure et, entre autres, la grotte du Cheval. Cet événement doit dater de 1995 ou 1996. J'étais alors rentré dans la grotte sans appréhension. J'ai le vertige, mais je ne suis pas claustrophobe.

Francine David a repris les travaux à la grotte du Bison en 1995. L'année suivante, j'ai commencé à venir régulièrement en fonction des aléas des différents terrains sur les îles du Pacifique. Je suis ensuite revenu

au Bison de 1997 jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'en 2010, j'ai travaillé sous l'égide de Francine David. Et depuis 2011, c'est moi le responsable. J'ai également eu une autorisation exceptionnelle en 2013 afin d'aller dans la galerie Schoepflin pour y réaliser toute une documentation photographique, les fouilles et travaux archéologiques étant formellement interdits. Il s'agit de la galerie moustérienne de la grotte du Renne. Le matériel y est resté en place, c'est-à-dire sans avoir été déplacé depuis l'époque moustérienne. Avec Michel Girard, j'avais fabriqué pour l'occasion un petit pont photographique en bois afin de pouvoir entrer à l'intérieur pour d'y prendre des photos. J'ai pris 400 ou 500 photographies des alcôves et de tout ce qui restait au sol. Personne n'était rentré depuis 1963. Et personne n'y rentrera plus avant longtemps. J'y suis allé deux fois, une première en 2013. Michel n'avait pas pu m'accompagner. J'y suis retourné en 2015 avec lui.

[>Question ?] : Ce n'est pas banal de rentrer dans ce genre de galerie.

[>MH] : c'est assez étonnant. C'est la surprise. Je dirais qu'il y a deux choses. Je m'attendais à ce que j'allais voir, car il s'agissait des choses qu'André Leroi-Gourhan avait écrites. J'étais néanmoins étonné, car ce que nous avons vu ne correspondait pas tout à fait à ce qui était écrit. Je pense qu'il nous manque des documents. Entre la découverte de la galerie en 1958 et celle de départ de l'équipe en 1963, il y a eu des travaux dans la galerie. L'équipe de l'époque a fouillé et démonté toute la partie centrale. Ils n'ont laissé en place que les trois alcôves sur le côté. Entre le moment où le démontage a commencé et celui où les cahiers de fouilles nous sont parvenus, des plans et documents ont dû disparaître. La « tradition orale » précisait qu'André Leroi-Gourhan n'avait laissé qu'un chemin d'accès de 50 cm. En réalité, beaucoup de vestiges ont été démontés.

[>Question ?] : Albert Hesse me disait avoir parcouru cette galerie pour effectuer des sondages sur la demande d'André Leroi-Gourhan. Son objectif était de savoir s'il y avait une autre possibilité pour pouvoir entrer dans cette galerie.

[>MH] : il avait dû faire des relevés électriques.

[>Question ?] : ce qui reste du sol laisse-t-il à penser qu'il y aurait eu plus que des traces de passage des fouilleurs de l'époque ?

[>MH] : les premières photos faites par Jean Dominique Lajoux et Pierre Poulain montrent un sol qui est rempli de matériel. Ce sont les deux personnes qui sont rentrées au début pour effectuer des photographies. Mais nous n'avons pas d'autres photos ou de plans du démontage. On sait que le Patron a relevé des vestiges et qu'un carroyage a été installé dans la galerie. Le matériel archéologique a donc dû être relevé sur plusieurs mètres carrés. Un film a également été fait par Arlette Leroi-Gourhan dans le grenier ou la cave de Vermenton dans lequel se trouve une grande table et du matériel archéologique. Celui-ci appartient à la galerie selon moi. Nous n'avons pas plus d'informations. Seulement deux plans sont publiés et ils ne sont pas identiques. Concernant le matériel osseux, j'ai récupéré une demi-douzaine de grosses caisses au Musée d'Avallon. J'imagine que le matériel provenait de Vermenton. Les vestiges sont en cours d'études à Aix-en-Provence. Il faut désormais publier ! J'ai refait l'historique, avec tous les éléments qui avaient déjà été écrits et dont nous disposons. Je n'ai rien inventé. Il faut compiler tout cela, ce qui a été fait par Roger Humbert, Michel Girard, Francine David, etc., afin de publier un ouvrage. Nous avons également découvert deux lampes néanderthaliennes qui sont à l'entrée de la galerie. Ce sont les mêmes qui se trouvent au Bison. Tout cela est en cours d'étude. On verra ! Cela devrait paraître bientôt. Parallèlement à cela, des films sont tirés de la galerie et sont montés par des copains à moi. Nous allons essayer de produire quelque chose d'une quinzaine de minutes et qui pourrait être produit par Arte.

[>Question ?] : Vous avez donc développé tout un travail photos qui n'avait jamais été fait à Arcy-sur-Cure. Vous avez ensuite travaillé avec Francine David qui a effectué un travail colossal sur ce chantier.

[>MH] : depuis 1995, oui, elle a repris les fouilles d'André Leroi-Gourhan sur le Bison. Elle a publié les couches de A à D. Elle a également attaqué le niveau I, et c'est moi qui ai repris les fouilles des couches I et J. Ces travaux sont en cours d'étude actuellement, avec l'aide de collègues de différents laboratoires.

[>Question ?] : Pourriez-vous me parler d'elle, sur le terrain ?

[>MH] : Francine David est quelqu'un de très secret. Elle connaissait parfaitement l'ostéologie animale. Lorsque nous lui demandions quelque chose sur le terrain, elle disait pourtant ne pas reconnaître, précisant qu'elle n'avait pas sa collection de comparaison avec elle. Lors du lavage du matériel osseux, là non plus elle ne nous donnait que rarement la détermination du morceau d'os. Elle est très gentille et a beaucoup donné à l'archéologie. Elle a également beaucoup dépensé financièrement pour l'archéologie. À partir du moment où elle a été malade, j'ai tenu à récupérer tout ce qui était chez elle et qui concernait le Bison depuis 1995. Il lui manque visiblement des dossiers. Ils semblent avoir disparu. Je ne sais pas s'ils se trouvent à Nanterre ou s'ils ont été utilisés par les uns ou les autres ou même jetés. Entre 1995 et 2005, des dossiers de mètres carrés sont absents, des photographies numériques ont disparu avec l'ordinateur qui les contenait (volé ???). Je ne sais pas comment nous allons faire, heureusement il nous reste les rapports et des documents papiers...

C'était donc quelqu'un qui aidait toujours les jeunes fouilleurs. En retrouvant ses papiers, une autre chose m'a étonné. Les crédits qu'elle avait à l'époque ne couvraient pas les frais de fouille. Francine mettait au moins autant de sa poche que ce qu'elle obtenait en subvention. Elle ne voulait pas demander d'argent ! Je l'avais incité à plusieurs reprises à en demander plus. Quand j'ai repris le chantier, j'ai fait les comptes. J'ai ainsi évalué à la hausse le budget du chantier pour pouvoir le faire tourner avec une équipe d'une vingtaine de personnes. Elle avait également des idées très précises sur la façon dont elle voulait travailler, et il était difficile de la faire changer d'avis, nous devons argumenter...

[>Question ?] : Cela renvoyait peut-être au contexte de son expérience sur le premier Arcy-sur-Cure ?

[>MH] : oui. Elle était déjà venue à Arcy-sur-Cure avec le Patron. Ils avaient dû discuter ensemble d'un certain nombre de choses et elle a gardé en mémoire une partie des interprétations de l'époque. Elle a par exemple toujours dit que la grotte du Bison correspondait à un habitat de hyènes. Cela ne me dérange pas, mais il va falloir m'expliquer comment font les hyènes pour tailler du silex ! Certes, la caverne a été occupée par les hyènes, mais pas en même temps que les hommes. Le problème aujourd'hui est de démêler les ossements laissés par les hyènes de ceux déposés par les hommes...

[>Question ?] : Émettait-elle ses hypothèses sur le terrain ?

[>MH] : oui. Elle admettait bien sûr qu'il y avait des vestiges de nature anthropique. Il y en a sans doute au regard de l'état de certains ossements. Nous constatons par exemple qu'une partie a été mâchée. Il y a néanmoins d'autres éléments qu'elle ne voulait ni voir ni dire. Pendant longtemps, je lui ai dit : « Francine, tu ne nous parles jamais des traces de décarnisation ». Elle me répondait : « il n'y en a pas » ou elles sont très difficiles à lire, car le travail des hyènes a effacé ces traces. Nous sommes actuellement en train de travailler sur les restes osseux et nous constatons pourtant qu'il y en a. Nous en observons sur les photos. Je ne sais donc pas ce qu'elle voulait cacher. Cela laisse des questions en suspens. Nous allons étudier tout cela.

Avant 2010, Francine était encore responsable. À cette époque déjà, j'en avais discuté avec Michel Girard et Annie Roblin-Jouve, la géomorphologue, disant qu'il s'agissait selon moi d'un atelier de boucherie et de peausserie. Je reste en effet persuadé que la grotte du Bison est un atelier, que la grotte du Renne correspond à la zone d'habitat et la galerie Schoepflin est la zone refuge. Les trois grottes se complèteraient donc parfaitement. Je pense même que la petite galerie du Bison devait à l'époque déboucher dans ce que l'on appelle la Rotonde (arrière de la grotte du Renne). Cela permettait ainsi un accès direct entre la galerie Schoepflin et la grotte du Bison. Tout cela forme un ensemble. Après avoir travaillé sur le Bison, il faudra donc ensuite étudier le Renne, mais ce n'est pas gagné !

[>Question ?] : Il y a donc moins d'hypothèses qui sont émises sur le terrain qu'en situation privée avec Francine David.

[>MH] : c'était effectivement en dehors du terrain, comme le soir par exemple. À l'époque, il y avait également un autre problème. Un collègue américain ne parlait que d'esquilles osseuses. C'est la seule chose qui l'intéressait. On s'est beaucoup disputé avec lui à ce sujet. Quand nous avons atteint la surface de la couche I — celle sur laquelle le plafond de la grotte s'était effondré et où les hommes préhistoriques se sont installés —, il a fallu ramasser toutes les esquilles en prenant les mesures X, Y et Z avec un théodolite à laser. Il y en avait des milliers. Nous avons donc passé des semaines à ramasser ce matériel, parfois d'un demi-millimètre. Il lui fallait le plan. Et nous l'avons eu, en effet. Il s'agissait du plan des pierres, car ces esquilles étaient tombées autour. Cela n'a pas été très concluant.

[>Question ?] : Francine l'a donc laissé librement travailler sous cet angle ?

[>MH] : oui, c'était un collègue de Francine. Il avait travaillé à Pincevent. Ses idées sur le terrain étaient un peu particulières. Ce n'est pas comme ça que je vois l'archéologie. Je ne veux pas travailler comme à l'Inrap derrière un bulldozer ni comme à ramasser des esquilles pendant des semaines. J'estime que nous avons perdu près de trois ans de travail à ramasser ces esquilles. Pour des campagnes de fouille de six semaines, ça fait beaucoup. L'État nous paye pour faire de l'archéologie. Même s'il faut être sérieux, il ne faut pas traîner et collecter un maximum d'informations. Nous sommes là pour fouiller, et pas un demi-centimètre par an. Quand j'ai repris la fouille de la grotte, nous descendions de 10 à 15 cm par an, et ce sur 80 m².

[>Question ?] : Nous n'avons pas parlé de votre arrivée à Arcy-sur-Cure. Vous avez donc travaillé aux côtés de Francine David. Vous avez ensuite dirigé le chantier à partir de 2011. Qu'est-ce qui a déclenché cette prise de décision ?

[>MH] : Francine David souhaitait qu'un professeur américain travaillant aujourd'hui aux États-Unis reprenne la direction du chantier. Nous en avons longtemps discuté avec elle. La DRAC n'a pas été d'accord et c'est moi qui ai repris la direction. La DRAC voulait que ce soit un Français qui reprenne la direction du chantier. Ils ont accepté que ce soit moi, car j'avais de l'expérience et je travaillais déjà à Arcy-sur-Cure depuis une vingtaine d'années. J'ai donc repris le chantier en suivant les mêmes méthodes que Francine, mais en accélérant un peu le mouvement.

Par exemple, Francine ne voulait pas fouiller à l'Avant de la grotte. Elle nous avait dit qu'il n'y avait plus rien et que le Patron avait tout fouillé. Lorsque je suis arrivé, nous avons enlevé les cailloux de cette zone et avons trouvé un sol en dessous. Il y avait les couches I, J, J2. L'équipe du Patron avait simplement effleuré ces niveaux archéologiques. Tout cela était encore à faire. Cela se raccorde en effet avec la zone que l'on appelle le Parvis. Tout le matériel était là, de l'ocre, des galets pour lisser et assouplir les peaux, des outils

de chaille et de silex, etc. C'est pour cela que je parle d'un atelier de boucherie et de peausserie. Francine n'a jamais parlé des outils en os qu'elle a trouvés, mais il y a au moins un lisseur, peut-être deux. Elle connaissait ce type de matériel, mais elle ne souhaitait pas le dire. Ou disons qu'elle oubliait de le mettre dans le rapport. Je pense plutôt à des oublis. Je la connais depuis Pincevent. Après les années 2010, elle a commencé à oublier de plus en plus de choses, ses clefs, son ordinateur, etc. Lorsqu'elle arrivait chez elle, elle s'apercevait par exemple qu'elle n'avait pas la clef. Elle revenait donc à Nanterre, les clefs étaient restées sur son bureau...

[>Question ?] : Et elle était toute seule.

[>MH] : elle était toute seule, en effet. Il vaut mieux travailler en équipe. Par exemple, je suis pour ma part toujours en relation avec Michel Girard ou Roland Mourer, par téléphone au moins. Lorsque l'étudiante canadienne travaillait sur la faune, c'était pareil. J'ai envoyé le matériel du Bison à Aix-en-Provence pour étude et pour cela, j'ai appelé les gens au téléphone. Il faut entretenir des relations pour maintenir un vrai travail d'équipe. Francine travaillait beaucoup seule, bien qu'elle fasse appel à des collègues pour des études précises : par exemple l'étude des dents néanderthaliennes...

[>Question ?] : Votre travail consiste également en une reprise de la documentation et des archives d'Arcy-sur-Cure ?

[>MH] : de la documentation oui, ce qu'il en reste ! Il est vrai que Francine a fait un travail monstrueux. Nous avons par exemple retrouvé des centaines de papiers avec des décomptes d'ossements. Nous ne savons en revanche pas à quoi tout cela correspond, à quelle couche archéologique ces vestiges appartiennent. Ce ne sont que des tableaux de chiffres, sans même un mot... Il n'y a ni année ni couche... Il va falloir faire l'inventaire de tout cela, voir ce que nous pouvons en tirer et à quoi nous pouvons le raccrocher. Tout n'est pas perdu, mais il y a beaucoup de travail.

[>Question ?] : Est-ce que cela aurait été déclassé à un moment donné ?

[>MH] : je ne sais pas comment elle faisait. Je pense qu'il devait y avoir beaucoup de choses dans son ordinateur, mais celui-ci a disparu. Il y a deux ou trois ans — l'une des dernières fois où je l'ai vu — elle m'a vaguement dit qu'on lui avait volé. Je pense plutôt qu'elle a dû l'oublier dans le métro ou dans une boutique. Son ordinateur était tout neuf et toutes ses données étaient dessus. Dans les CD que nous avons récupérés chez elle, il manque les trois quarts des photographies. Sur les deux disques durs récupérés, nous n'avons rien trouvé hormis des décomptes concernant la grotte du Renne. Ces décomptes sont uniquement dupliqués en plusieurs centaines de fois, chacun étant différemment daté. On ne connaît donc pas la véritable date de ces documents.

[>Question ?] : N'a-t-elle pas eu d'associé à partir du moment où elle a dirigé le site ?

[>MH] : elle nous avait nous, Michel Girard, Annie Roblin-Jouve, Cécile et Roland Mourer et moi, etc. Dès lors qu'elle a repris le site, il s'agit de la même équipe.

[>Question ?] : Elle ne vous confiait pas la logistique liée au matériel de fouille.

[>MH] : non, non. Francine avait des idées préconçues sur certains points. Par exemple, concernant le lavage du matériel, il est courant et admis qu'il est mieux de nettoyer les vestiges avant de quitter un chantier de fouille. Francine lavait quant à elle le matériel avant de le remettre mouillé dans les sachets avec une étiquette. Celle-ci s'imbibait fatalement de l'humidité du sédiment. Elle repartait donc avec tout cela. J'ai un doute sur l'état dans lequel elle retrouvait les étiquettes au bout de deux mois. Lorsque j'ai

repris la grotte du Bison, j'avais installé un poste de lavage marquage dès la première année avec des tables sous le porche de la grotte du Trilobite. Lorsque je fermais le chantier, tout était donc lavé et marqué. Je ne sais pas pourquoi elle ne voulait pas procéder comme ça. Pendant 15 ans, elle a systématiquement refusé que nous marquions le matériel sur place. Moi, depuis 10 ans, je marque tout le matériel archéologique sur place et ça fonctionne très bien. Et quand nous travaillions à Pincevent, même si les conditions n'étaient pas identiques, le matériel était aussi lavé et marqué sur place. Je ne sais pas pourquoi elle refusait de procéder ainsi à Arcy-sur-Cure.

Pendant des années, comme elle ne délégait pas les tâches de la vie quotidienne, il est vrai que son temps était particulièrement pris à préparer les sandwiches, à faire les courses, etc. Tous les matins elle se levait à six heures. Le soir, nous quittions le chantier à 17 heures et elle passait le reste du temps à s'occuper de l'intendance. J'ai très rarement vu un étudiant l'aider. Il ne s'agit pas de critiques, mais je trouve cela un peu dommage, car c'est beaucoup donné pour peu de résultats.

[>Question ?] : Est-ce que cela ne serait pas lié à une forme d'isolement ?

[>MH] : je pense qu'il s'agit d'habitude, tout simplement. À Pincevent, c'est également elle qui gérait les différents aspects de la vie quotidienne. Elle s'occupait des cafés le matin, des courses dans la journée, des repas, etc. et c'est également elle qui gérait le budget.

Moi, par exemple, j'ai toujours refusé de m'occuper de l'intendance. La première année durant laquelle j'ai été responsable j'ai laissé Francine s'occuper des courses. Ensuite, j'ai choisi l'option d'un traiteur-restaurateur, car cela faisait gagner un temps fou. C'est drôlement plus facile à gérer ! Concernant la gestion du rythme quotidien, André Leroi-Gourhan organisait des cours le soir. Moi, j'ai choisi de mettre en place des conférences sur le terrain, par exemple avec Aline Emery-Barbier, Thérèse Poulain, Michel Girard ou moi-même pour parler du Pacifique, des pollens, de différents chantiers à l'étranger... J'avais également un collègue qui venait parler des méthodes 3D aux membres de l'équipe. L'objectif était de montrer la diversité du travail, l'adaptation à différents chantiers, différentes sociétés... À Arcy-sur-Cure, cela a existé jusqu'en 1963, mais Francine n'a pas repris cette façon de faire quand elle dirigeait le chantier. C'est un peu dommage, car c'est aussi le travail d'un chef de chantier.

[>Question ?] : Lorsque vous avez repris la direction du chantier, que reste-t-il d'inchangé de l'époque où André Leroi-Gourhan le fouillait en plus de l'organisation de conférences ?

[>MH] : on travaille toujours de la même façon. C'est lui qui a mis au point la méthode de décapage horizontal. On l'utilise toujours. Même en grotte, je ne conçois pas de travailler uniquement par mètre carré. Je fais comme nous faisons à Pincevent. Je préfère décapier 80 m² plutôt que de voir des trous sur le chantier. On ne démonte pas les objets tant que le sol n'est pas totalement visible.

Concernant les méthodes mises en place à Arcy-sur-Cure, il est vrai qu'on ne sait pas tout ce qui s'est passé à l'époque. Les cahiers de fouille pour la galerie Schoepflin ne sont pas précis. Il manque des données entre 58 et 63, c'est-à-dire entre le moment durant lequel ils sont rentrés dans la galerie et celui durant lequel ils ont démonté des vestiges. Est-ce que des vestiges sont restés à Vermenton et ont disparu ensuite avec la disparition d'André Leroi-Gourhan ? Est-ce qu'une partie du matériel était avec le père Hours lorsqu'il lui est arrivé malheur ? Est-ce que les vestiges se sont perdus ailleurs ? Pour moi, ça a disparu. Je ne vois pas pourquoi André Leroi-Gourhan qui avait mis au point toutes ces méthodes aurait subitement décidé de sortir du matériel sans le noter, sans en faire des plans, des photos, des descriptions...

[>Question ?] : Il est vrai que la galerie Shoepflin semble être la seule zone qui, d'un point de vue méthodologique, semble faire exception à la règle.

[>MH] : tout à fait. Lorsque les collègues ont travaillé sur la publication de la grotte du Renne, les cahiers de fouille indiquaient bien les numéros de pièces. Pour la galerie, il n'y a rien. Il a donc dû y avoir un cahier de relevé ou quelque chose d'autre. Il semble également qu'une ancienne fouilleuse (qui s'est tuée en montagne) était partie avec de la documentation. Il y a aussi des choses qui ont pu être confiées à des étudiants. Je pense qu'il y a un trou et qu'une sorte de chappe de plomb pèse sur l'histoire archéologique de cette fouille. Je suis retourné dans la galerie en 2015, car je voulais refaire des photographies que j'avais ratées une première fois. Je les ai d'ailleurs ratées une seconde fois et je n'en suis pas fier ! L'alcôve qu'il fallait photographier présente un dénivelé très important. En plaçant un pont au-dessus, la couverture photographique fonctionne pour les 20 premiers centimètres, mais pas pour les autres, car le dénivelé devient trop important et il devient impossible de remonter les clichés entre eux.

[>Question ?] : Vous vous en êtes donc aperçu après ?

[>MH] : oui. On était resté six ou sept heures dans la galerie avec Michel Girard. Ce n'est que lorsque l'on est rentré le soir que l'on s'est aperçu du problème (sur le terrain, il est impossible de le voir, la vision des clichés sur l'écran de l'appareil photo ne le permet pas).

[>Question ?] : Descendre sous terre dans une galerie anciennement occupée par des moustériens et y passer des heures a dû vous faire ressentir quelque chose de particulier, non ?

[>MH] : c'est étonnant à voir. On ne sent bien évidemment ni fantôme ni présence, mais c'est émouvant de voir le matériel laissé ainsi au sol. Il n'y a pas de feu. Il ne fait pas jour. Seules deux lampes ont été retrouvées, une sur plaquette calcaire et une autre sur galets. À l'époque, les préhistoriques devaient pouvoir passer directement du Renne via la galerie de la Rotonde et entrer dans la galerie par l'autre bout. On imagine aussi la même chose par la petite galerie du Bison. À l'époque, c'était le même principe. Il y avait le même type d'objets au sol. La galerie profonde du Bison est à 16 ou 17 m de l'entrée de la grotte et il fait noir ! Trois petites lampes à graisse ont également été retrouvées à l'entrée de ce boyau. Les gens n'y voyaient rien là-dedans alors que la hauteur n'était que 60 cm de haut ! Trois foyers se situent dans la galerie du Bison.

[>Question ?] : Qu'est-ce que vous vous disiez finalement ? Pourquoi ?

[>MH] : non, c'est la curiosité. Pourquoi y allons-nous, nous ? Par curiosité ! Et, dans toutes les grottes où les vestiges ont été retrouvés, il fallait au minimum ramper ou du moins prendre des risques. J'aime beaucoup rentrer dans les galeries d'Arcy-sur-Cure. Avec Michel, nous avons fouillé plus de huit heures dans la galerie du Bison à plat ventre sur des planches avec le dos qui touchait le plafond. Il n'était pas possible de respirer à fond pour fouiller le sol.

[>Question ?] : Ce milieu a *a priori* tout pour être hostile...

[>MH] : oui, mais les gens ont vécu dedans ! Ils y allaient. Ils y ont fait du feu. Ils y mangeaient. Je ne sais pas s'ils enfermaient ou pas le grand-père dans la galerie du Bison lorsqu'il n'était pas sage !

En réalité, je pense plutôt à un endroit où les peaux étaient tannées lors de l'étape du fumage. Cela permettait de les étanchéfier. Il fallait donc y aller et allumer un feu. Ça devait fumer. Cela devait être terrible à l'intérieur ! Un foyer avait été mis à jour en 1963. Moi, j'en ai mis deux supplémentaires à jour. Il y en a sans doute eu un troisième. Peut-être y en avait-il un au centre. Cela ferait quatre ou cinq foyers en

tout. On imagine une peau de cheval tendue à l'entrée pour retenir la fumée, les autres peaux étant placées à l'intérieur. Cela devait très bien fonctionner.

[>Question ?] : Il ne s'agissait donc pas de foyers d'éclairage ?

[>MH] : je ne pense pas, non. Dans tous les cas, à partir du moment où l'on fait du feu, la flamme éclaire aux alentours. Je pense plutôt à des foyers générant beaucoup de fumées. Les hommes de l'époque connaissaient très bien les qualités des bois et savaient lesquels fumaient, lesquels brulaient rapidement, etc.. Seul celui situé au centre devait servir d'éclairage. Les fumoirs actuels que l'on retrouve en Savoie par exemple sont installés dans des espaces confinés.

J'ai longtemps recherché pourquoi autant de galets se retrouvaient le long des parois. Une zone en forme de cercle de pierres semble avoir servi d'atelier. On y a retrouvé un certain nombre de grattoirs, de fragments d'ocre, des galets. On imagine donc qu'ils y ont nettoyé les peaux, c'est-à-dire grattées à cet endroit. L'ocre était utilisée pour finir de les user et finaliser le lissage. Lorsque cette étape était terminée, il fallait laisser sécher la peau. Elles pouvaient donc être placées le long des parois, tendues sur des claies. Et nous retrouvons d'ailleurs des fragments d'ocre le long des parois : des peaux y séchaient. La question des galets m'interloquait. On pouvait les imaginer en train de lancer des galets sur les peaux pour les assouplir. Cela marche, paraît-il.

Lorsque je suis parti en vacances en Nouvelle-Zélande avec mon épouse, nous avons visité un vieux monastère. Au sol se trouvait une zone de forme carrée avec des galets à l'intérieur. Une peau de bête y était placée et les moines marchaient dessus pour assouplir la peau avant de l'utiliser. Il est donc totalement possible d'installer une centaine de galets au sol, y poser la peau et la piétiner ensuite pour l'assouplir facilement. Cette idée m'est venue accidentellement ! Il est bien sûr tout à fait possible que ces galets étaient également lancés sur les peaux pour les assouplir. Les deux techniques fonctionnent.

[>Question ?] : J'ai l'impression qu'il y a encore beaucoup de choses à découvrir sur ce site archéologique.

[>MH] : pour le Bison, nous arrivons bientôt à terme.

[>Question ?] : Il reste en tout cas un certain nombre d'hypothèses encore en suspens.

[>MH] : oui, oui. Il y a encore 500 ans de fouilles à faire ! Concernant la première occupation du Bison où nous travaillons actuellement, les datations tournent autour de 60 000 BP. Je pense également que tout ce qui est daté du moustérien dans la grotte du Renne n'a pas été fouillé, hormis les quelques mètres carrés qui ont été explorés. Tout doit donc être encore en place. Il faut fouiller la grotte du Renne pour pouvoir faire le raccord avec la grotte du Bison. Stratigraphiquement, les couches se suivent. Et il y a encore sans doute des grottes à découvrir, mais cela, c'est une autre histoire ! Et des choses n'ont pas été terminées, comme la grotte du Loup ou la grotte de l'Hyène dans laquelle des vestiges se trouvent encore. Concernant la Grande Grotte, seuls 45 m² ont été fouillés.

[>Question ?] : Concernant la gestion du site archéologique de la Grande Grotte, la famille de La Varende est la propriétaire des lieux. Quelles étaient les relations que vous connaissez entre cette famille et André Leroi-Gourhan ? Et comment ces relations ont-elles évolué avec le temps ?

[>MH] : Visiblement, il n'y avait pas trop de problèmes avec l'équipe d'André Leroi-Gourhan. Il y en a eu quelques-uns autour des années 1975. La famille avait alors placé un administrateur judiciaire au château et celui-ci avait interdit au groupe spéléologique de travailler dans les grottes. Il y a eu d'autres péripéties. Gabriel de La Varende (le père de François de La Varende) est revenu pour habiter au château. Le groupe

de spéléologues est également revenu et comme ils se connaissaient tous, il n'y a pas eu de problème. Cette famille nous autorisant à travailler sur son site, il est vrai qu'il faut lui rendre la pareille. J'envoie les rapports. S'il veut une conférence, je fais une conférence. Il y a un travail pédagogique à faire vis-à-vis de ce qui est retrouvé chaque année. Il donne l'autorisation. Il faut donc l'impliquer. Ce sont mes années dans le Pacifique qui m'ont appris le fait de toujours être correct avec les propriétaires (technique du don et contre-don). Il faut les associer le mieux possible. Pour pouvoir fouiller, il faut l'autorisation du propriétaire, de son laboratoire et enfin celle de l'État. Le propriétaire est donc le premier à prévenir et à associer au projet. Ce n'est pas compliqué !

[>Question ?] : La gérance a changé depuis peu.

[>MH] : oui, mais je suis toujours resté en relation avec François de La Varende. C'est avec lui que je traite. Concernant Mr Treille, je lui ai envoyé le rapport, mais je ne l'ai jamais vu sur le terrain. Je lui avais demandé un rendez-vous avant le chantier. On m'avait finalement prévenu de l'annulation du rendez-vous. Nous avons été invités chez François quinze jours plus tard au château. Mr Treuil était présent. Il m'avait alors annoncé qu'il n'était pas au courant de l'annulation et qu'il m'avait attendu. Il était venu exprès ! Je lui avais bien montré le message de la personne qui m'avait prévenu de l'annulation de façon à montrer ma bonne foi. Il y avait la date et l'heure inscrites. Je n'ai jamais eu aucun problème concernant ce type de relation. Il faut être sérieux, connaître les gens, discuter avec eux et leur expliquer ce que l'on fait. Il n'y a ni honte, ni risque, ni panique. D'ailleurs, François de la Varende est venu fouiller dans la galerie du Bison et il déjeunait deux ou trois fois par semaine avec nous pour échanger, discuter.